Zeitschrift: Mémoires de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 29 (1878)

Artikel: Les poésies d'Alfred de Musset : conférence donnée à Porrentruy et à Moutier en 1878

Autor: Caze, Robert

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-684995

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 26.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES POÉSIES D'ALFRED DE MUSSET

Conférence donnée à Porrentruy et à Moutier en 1878

I

Vous pourrez peut-être me reprocher de venir encore vous parler de poëmes. L'heure semble mal choisie en effet pour montrer la Muse au public. Celui-ci est devenu essentiellement positif; il veut des faits, encore des faits, toujours des faits. Il lui semble peu agréable d'être entraîné au de là de son horizon habituel, de considérer des idées ou trop vagues ou trop engagées dans l'utopie. « La raison avant tout, s'écrie-il, l'imagination viendra après et nous nous en occuperons, si nous avons le temps. » Ces paroles sont dictées au fond par une situation un peu anormale, par la hâte de vivre et de jouir qui a engendré la crise matérielle et morale dont nous souffrons tous aujourd'hui. Si nous n'étions pas trop exclusifs ou trop excessifs, nous aurions su modérer cette ardeur, cette ambition. Nous aurions produit plus lentement; mais avec plus de sécurité. Nous nous serions reposés de nos travaux trop hâtifs en consacrant quelques-unes de nos heures aux lettres et aux arts. Mais à quelque chose malheur est bon. La crise dont nous souffrons aujourd'hui dans tous les domaines aura sans aucun doute un effet salutaire. Elle rétablira l'équilibre entre l'art que j'aime et que vous aimez comme moi et entre la science qui nous a fait indépendants, qui est appelée à émanciper l'univers quand elle ne dédaignera pas les productions de l'éthique et de l'esthétique.

Voilà pourquoi je me sens d'avance excusé, voilà pourquoi je me plais encore une fois à parler de poésies et d'un poëte devant un public éclairé et bienveillant. Cependant je ne me flatte pas plus aujourd'hui qu'hier d'amener tous mes auditeurs à s'incliner devant toutes mes appréciations. Quelques-unes pourront surprendre étrangement, mais on m'accordera peut-être qu'elles ne sont dictées ni par l'esprit de parti, ni par des tendances d'école, ni par une aversion marquée, ni enfin par une adulation hyperbolique et outrée. Etre juste, c'est être sage en matière de critique surtout. J'essaierai donc d'être juste.

Un jour une grande cantatrice ferma les yeux à la lumière, elle mourut et peu après, un poëte écrivait :

Sans doute il est trop tard pour parler encor d'elle;
Depuis qu'elle n'est plus quinze jours sont passés,
Et, dans ce pays-ci, quinze jours, je le sais,
Font d'une mort récente une vieille nouvelle.

A son tour ce poëte est mort. Il y a tantôt vingt-un ans que sa plume s'est brisée entre ses doigts. Mais à coup sûr on ne saurait appliquer à sa mémoire les deux vers suivants qui complètent la strophe que je viens de citer.

De quelque nom d'ailleurs que le regret s'appelle
L'homme, par tout pays en a bien vite assez.

Eh bien ! il faut le dire, Alfred de Musset est franchement regretté. Les gens du monde et surtout les jeunes gens n'ont cessé d'éprouver une sympathie d'ailleurs méritée pour cet esprit vif et charmant. Ils conservent son nom, ils apprennent et récitent ses vers avec un enthousiasme très vif qui se ressent beaucoup de leurs illusions ou de leurs penchants personnels. Les artistes sont un peu plus sévères pour ce frère mort ou du moins pour les œuvres qu'il nous a laissées. Ils ont quelques bonnes raisons à l'appui de leur sévérité et je les indiquerai tout à l'heure.

On peut dire que les poésies d'Alfred de Musset sont bien lui-même et son frère, M. Paul de Musset, ne nous a rien appris de bien nouveau sur les sentiments et le manque de philosophie du poëte défunt, dans la *Biographie* qu'il a publiée l'an dernier et qui est d'ailleurs curieuse à d'autres titres. Lire les *Poésies*, voire même les œuvres d'Alfred de Musset, c'est se rendre compte successivement de toutes les phases de sa vie. On sait que la *poésie personnelle* réflète directement les impressions, les désirs, les idées du poëte, qui prend souvent même son cœur pour le jeter tout saignant au public. Eh bien ! Alfred de Musset fut un poëte personnel au premier chef. Il ne faudrait pourtant pas affirmer qu'il est entré le premier dans cette voie. Avant lui Lamartine et avant Lamartine André Chénier, dans quelques uns de ses derniers poëmes, s'étaient ingéniés à noter leurs sentiments en strophes harmonieuses. Mais, aujourd'hui où nous voyons une école procéder par des moyens contraires, il est bon de relire et d'étudier Musset. Sans doute, il a poussé la *personnalité* à l'excès, sans doute, il a surfait souvent ses propres douleurs ou ses propres passions en les présentant au public, sans doute, nous devons condamner et nous condamnerons ces efforts et ces effets de l'imagination. Mais nous ne saurions pas plus absoudre l'impassibilité voulue, calculée, préméditée d'une école toute contemporaine. Nous ne comprenons pas ces artistes précieux et parfaits qui se sont constitués les grands prêtres de l'Art pour l'Art et qui nous disent dans un vers harmonieux

Pas de sanglots humains dans le chant des poëtes. (1)

Nous estimons qu'entre la douleur souvent voulue de Musset et l'*impassibilité* froide d'une nouvelle école, il y a une place pour la sincérité exacte, pour la passion vraie exprimée en termes simples. Nous ne dirons donc

(1) M. Catulle Mendès. — *Philomela.*]

point comme les uns que l'art doit servir à alimenter la douleur, comme les autres que l'art doit se replier sur lui-même et ne vivre que de lui. Nous opposerons à la théorie de l'art pour l'art, à celle de l'art pour la souffrance, la théorie de l'art pour l'idée. Sans être des éclectiques, nous soutiendrons que dans toute œuvre supérieure, la forme n'est pas plus sacrifiée à la pensée que la pensée n'est sacrifiée à la forme. Nous conservons le respect et l'amour de la poésie personnelle sans exclure l'observation bien rendue des choses extérieures.

Il semble qu'aprés être sorti du collége, après avoir étudié à côté des princes d'Orléans et avoir remporté des succés de bon écolier, il semble qu'A. de Musset ait voulu, comme Victor Hugo, embrasser les théories de l'Art pour l'Idée. En effet, membre du *Cénacle*, qui fut pour le XIXe Siècle ce que la *Pléiade* a été pour le XVIe. A. de Musset peut passer dans ses premières poésies pour l'enfant terrible de ce groupe. Puis il s'en sépare ouvertement, rompt avec ses anciens amis qu'il critique au même titre que les classiques. Il essaie alors de rallier sa gloire à celle de Lamartine et ce dernier lit à peine l'admirable lettre que le jeune poète lui avait adressée. Dans cette seconde partie de sa carrière poétique, A. de Musset reste donc à peu près volontairemeut seul. Mais, quoi qu'ait voulu faire Musset et quoi qu'en dise son frère dans sa *Biographie*, cet isolement n'a pas donné au poète une place à part. Le public, dont les jugements pour être un peu généraux ne restent pas moins rationnels, le public n'a pas cessé de regarder Musset comme un romantique. Il appartient à cette école, comme Rousseau, qui, lui aussi, se défendait d'être un philosophe, appartient à la philosophie du XVIIIe Siécle.

Pourtant il faut bien remarquer que, si ses *premiéres Poésies* ont une allure joyeuse et cavaliére, les secondes sont plus empreintes de cette mélancolie, de cette tristesse voulue que je signalais tout à l'heure. Ce qui distingue le poète dans les unes et dans les autres, c'est une excessive facilité pour le vers, facilité qui va parfois jusqu'au laisser aller et à la négligence peut être préméditée. En étudiant de plus près chacun des principaux poèmes de Musset, nous verrons que les uns rappellent lord Byron, les autres Regnier notre vieux satirique, quelques uns enfin ont une allure de ton digne de Léopardi, le grand poète italien qu'on commence à aimer et à connaître. M. Paul de Musset très intéressé à défendre la gloire de son frère, nous dit qu'imiter autant de poètes ce n'est nullement faire œuvre de plagiat, c'est au contraire faire preuve de connaissances de son art. Accuser Musset de plagiat serait absurde et personne n'y songe ; mais affirmer qu'il est toujours original dans l'expression de sa pensée, c'est autre chose. M. Paul de Musset aurait dû et pu mettre sur le compte de l'enthousiasme qu'Alfred puisait dans ses lectures, cette facilité de s'assimiler la forme d'autrui. Est-ce à dire que le poète de la jeunesse ait tou-

jours manqué d'originalité? Nous n'irons pas jusque là. Il suffirait à tout autre littérateur d'avoir écrit les *Nuits* pour léguer un nom à la postérité. Je sais bien que Musset écrit quelque part:

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Je sais bien qu'il s'est vivement défendu de toute imitation libre ou servile. Mais il n'est pas moins vrai que son verre a été cuit avec un résidu de la pâte du verre de Byron, il n'est pas moins vrai que le vin qu'il y buvait ressemblait au vin gaulois de Mathurin Regnier, absolument comme le Médoc ressemble au Bordeaux, d'un peu loin.

Vous le voyez. Il ne faut pas vous attendre ici à une biographie; je n'ai pas dessein de refaire à un point de vue quelconque le dernier livre de M. Paul de Musset. Mais il me sera bien permis d'envisager les traits généraux du talent et du caractère de ce poète. Je tiens surtout à noter le manque absolu de convictions politiques qui distingue Alfred de Musset. Il s'est fait une gloire bien mince, à mon point de vue comme au vôtre, de n'avoir aucune opinion. Lui arrive-t-il, par hasard, de vouloir défendre une liberté qui touche à ses intérêts d'homme de lettres, lui arrive-t-il de critiquer *la loi sur la presse*, il use de précautions oratoires pour nous dire:

Je ne fais pas grand cas des hommes politiques.....
Je ne suis pas l'amant de nos places publiques,
On n'y fait que brailler et tourner à tous vents.....
Que les hommes entre eux soient égaux sur la terre,
Je n'ai jamais compris que cela put se faire,
Et je ne suis pas né de sang républicain.....
Pour être d'un parti, j'aime trop la paresse.

On ne demandait certes pas à M. de Musset, surtout en 1835, d'être « né de sang républicain ». On ne lui demanderait pas même aujourd'hui d'afficher des convictions démocratiques, et pourtant, nous avons fait quelques pas dans cette voie depuis quarante ans. Mais on condamnerait, et l'on aurait cent fois raison de le faire, cette abstention prétentieuse qui se met à couvert sous la paresse. Outre que cette dernière excuse est pitoyable de la part d'un homme qui, mort à quarante-sept ans, a laissé huit volumes d'œuvres fort remarquées, elle suffirait fort peu à convaincre le plus ignorant citoyen. Nous savons tous, en effet, que la société existe en vertu d'un contrat tacite par lequel chacun de ses membres s'engage à apporter à tous les autres, ses vues personnelles et ses appréciations, qui seront mises dans la balance commune et pesées selon leur mérite. Musset le savait mieux que nous, et rien ne l'excuse; tout, au contraire, semble nous faire croire que sa « paresse » est du parasitisme, puisqu'elle le laissait vivre dans une société pour laquelle il ne faisait rien, et qui fit tout pour lui. Ah! c'est bien ici que Musset peut proclamer qu'il n'imite pas Byron. Il faudrait « un regard bien superficiel pour voir un professeur de scepticisme

et de découragement en Byron, dans ce défenseur de toutes les libertés et de toutes les indépendances, dans ce penseur militant qui combat de la pensée pour les ouvriers contre les lords, pour les peuples contre les rois, pour l'Espagne contre Napoléon, pour Venise contre l'Autriche, et qui meurt pour la Grèce. » Ainsi s'exprime M. A. Vacquerie, dans son livre *Profils et Grimaces*, et il a bien raison de faire sentir combien Byron est supérieur à Musset sous ce rapport. Musset est resté insensible aux traditions de la légitimité, il a pu regretter en fort beaux vers, la mort de son condisciple, le duc d'Orléans, et écrire quelques distiques sur les atteintes portées à l'existence de Louis-Philippe, mais il ne s'est point pour autant, rallié à la branche cadette, il a rimé le *Songe d'Auguste*, pour le héros du 2 Décembre, mais il se souciait, au fond, bien peu de l'empire. Vraiment, il n'a pas besoin d'avouer qu'il n'est pas « né de sang républicain. » Nous le voyons de reste. Mais les hommes de tous les partis, même et peut-être les plus modérés, condamneront bien haut ce manque de foi civique à une époque où il faut être pour ou contre tel ou tel principe. Gœthe l'a dit (1) : « On ne mérite pas le nom de poète quand on ne sait exprimer que ses quelques sentiments personnels. » L'auteur de Faust avait cent fois raison, la poésie personnelle n'a sa raison d'être que quand elle est *passionnelle*. Or, elle n'est passionnelle que quand elle s'occupe de la nature, que quand elle est le reflet de la foi civique ou l'expression de l'amour. Il faut qu'elle soit tout cela en même temps, pour que nous nous inclinions devant le poète. Dans Victor Hugo, elle réunit toutes ces conditions que nous chercherions en vain dans l'œuvre de Musset.

Je ne sais si je puis et si je dois appeler *scepticisme*, ce dédain affecté et volontaire que le poète de *Nuits* affichait pour tout ce qui l'entourait. Considéré dans sa plus haute signification, le scepticisme est un doute nécessaire qui nous conduit à la foi raisonnée et raisonnable, à la croyance qui peut se justifier. Chez Musset, le scepticisme n'est point cela, mais au contraire une négligence, un mépris de tout, qui devait conduire le poète jusqu'à la mésestime de lui-même. Lisez la dédicace de *la Coupe et les Lèvres*, l'auteur vous déclarera, sans que vous le lui demandiez, qu'il se moque de son pays, de toute idée religieuse ou philosophique, de la nature, et de bien d'autres choses encore. Au fond, il se moque peut-être beaucoup trop de lui-même, il se trompe sur son propre compte. Tournez donc quelques feuillets du volume et vous verrez qu'il en est bien ainsi. Dans *Rolla*, ce poème faux et déclamatoire par excellence, il s'écrie :

> Je ne crois pas, ô Christ! à ta parole sainte,

Et dans la *Confession d'un Enfant du Siècle*, il nous montre son héros qui est un peu lui-même, tombant à genoux devant un crucifix, et empêché de

(1) *Entretiens avec Eckermann.*

commettre un crime à cause de ce crucifix, très-bien placé d'ailleurs. Je ne m'arrêterai pas à relever d'autres contradictions. Lisez Musset froidement, et vous les trouverez vous-mêmes.

Lire Musset froidement! C'est là surtout pour la jeunesse le grand problème, ou du moins la grande difficulté. Quand j'étais collégien, mes camarades et moi lisions ses œuvres avec un enthousiasme qui n'a guère varié, puisque je vois tous les jours des jeunes gens s'éprendre d'un tout aussi beau zèle. Nous nous imaginions volontiers que nous étions des don Paëz, des Dalti, des Mardoche, ou même des Rolla. Nous ne sommes rien devenus de tout cela, et c'est fort heureux pour nous d'abord, et pour la Société ensuite, car nous aurions fait une exécrable génération. Il est vrai que nous lisions Corneille, Hugo, et quelques vers de Barbier ou d'André Chénier à côté de Musset. Je soupçonne qu'ils nous ont fait beaucoup de bien, et que Musset ne nous a causé aucun mal à cause d'eux. C'est depuis lors, que je ne crois pas qu'il y ait de mauvaises lectures pour ceux qui aiment la lecture elle-même. Tout en rendant justice au talent incontestable de Musset, ceux de ma génération et nos aînés condamnent bien haut ce scepticisme de *dandy*, cette littérature charmante, facile et oiseuse, qui a donné naissance à ces journaux badins et religieux, qui sentent le musc de boudoir et l'encens de sacristie. C'est chez eux que s'est réfugiée la foule des petits imitateurs de Musset, et cet ennemi du journalisme a produit des journalistes. Il ne lui manquait que cette contradiction!

J'estime et j'aime assez les jeunes gens qui m'écoutent, pour leur souhaiter d'acquérir, de conserver et de développer ce que Musset dédaigna et repoussa : une conviction politique, une croyance philosophique, ou même une foi religieuse, le désir d'arriver à un but. C'est ainsi, mais ainsi seulement, qu'ils seront des hommes et des citoyens, c'est ainsi, que leurs semblables apprendront à les respecter. Dans les œuvres de Musset, ils trouveraient au besoin des vers qui pourront être toute leur règle de conduite, car ce sceptique outré eut des lueurs merveilleuses sens élevé.

Musset pourra leur apprendre que :

> L'homme est un apprenti, la douleur est son maître.

Qu'ils fassent donc cet apprentissage; mais, pour le bien faire, il est utile de ne désespérer ni de ses semblables, ni de soi-même, d'aimer les hommes, et de ne point prôner leurs vices, quelque élégants qu'il paraissent. C'est ce que Musset n'a presque jamais fait. C'est ce que d'autres doivent faire et feront sans doute.

II

Après ces considérations générales, je dois entrer plus avant dans l'étude du sujet que je me suis proposé. Il eût été bien téméraire de vouloir analyser ici chacune des parties de l'œuvre d'A. de Musset. Chacune mérite en

effet une étude particulière, et il faudrait au moins cinq ou six soirées pour se rendre bien compte des *Poésies*, des *Comédies et proverbes*, de la *Confession d'un Enfant du Siècle*, des *Nouvelles et contes*, des *Mélanges d'Art et de littérature*, des *Œuvres posthumes*. J'ai donc été obligé de me restreindre, de me renfermer uniquement dans les *Poésies* de mon auteur, pensant mieux les étudier et les mieux faire connaître aux esprits peu nombreux, sans doute, qui les ignoreraient.

A. de Musset a eu soin lui-même de diviser son œuvre poétique en trois parties. Dans un sonnet irrégulier qui sert de préface à son œuvre, il a la précaution de nous dire :

Mes premiers vers sont d'un enfant,
Les seconds d'un adolescent,
Les derniers à peine d'un homme.

A ce titre, on peut dire que les vers de l'enfant ont été écrits entre les années 1828 et 1832, les vers de l'adolescent pendant la période qui s'écoule de 1832 à 1838, les vers du jeune homme s'arrêtent en 1851, et Musset meurt en 1857.

Etudions les poésies d'enfance. L'Espagne et l'Italie ont surtout inspiré l'auteur dans cette première partie de son œuvre. C'est que ces deux pays avaient été singulièrement remis à la mode par notre école romantique, qui ne s'est pas seulement inspirée du romantisme allemand ou des poètes anglais. Il me semble, du reste, qu'à toutes les époques d'évolution littéraire, la France ait été bien aise de trouver des sujets ou des rhythmes nouveaux chez ses deux sœurs latines. On ferait une intéressante conférence, on pourrait écrire un ouvrage plein de faits curieux sur ce sujet : *Influence de l'Espagne et de l'Italie sur la littérature française.*

Nous ne reviendrons pas ici, sur cette influence pendant le XVIe et le XVIIe siècles. Il suffit de lire le *Dialogue du françois italianisé* d'Henri Estienne, la *Défense et illustration de la langue françoise* de J. du Bellay, les sonnets de la Pleïade, les dissertations et les lettres de Balzac, le *Cid* de Corneille, et le *don Juan* de Molière, pour s'en convaincre.

Le goût espagnol et italien re retrouve naturellement dans les œuvres des romantiques. Lorsque leur lutte contre les classiques éclate, Mérimée nous donne le théâtre de *Clara Gazul*. C'est un drame dont le sujet est espagnol qui engage la lutte, j'ai nommé *Hernani*. Presque tous les drames de Hugo ont leur action en Italie ou en Espagne, L'engoûment pour l'Italie deviendra fastidieux à un point tel, que l'un des meilleurs parmi l'école romantique, Théophile Gautier, dans la *Chanson de Mignon*, cinglera vigoureusement

Les faux dilettanti s'érigeant en artistes
Les riches ennuyés et les rimeurs touristes
Les petits lords Byrons *fondant* de toutes parts

sur le pays de Dante. Ceci n'a pas empêché d'ailleurs le même poète d'écrire de forts beaux vers sur la patrie du Cid et sur celle de César.

Alfred de Musset encore enfant s'éprit lui aussi d'un goût profond pour l'Espagne et l'Italie . Toutes les poésies qu'il écrivit de 1828 à 1829 sont couvertes d'un vernis italien ou espagnol. Vous voyez cela d'ici : les balcons, les sérénades, les mantilles, les gondoles glissant sur les lagunes, les boleros, les échelles de soie, rien n'est meilleur pour faire facilement, trop facilement de la couleur locale. En revanche, les personnages de ces contes galants qui s'appellent *don Paez et Portia,* de cette comédie injouable que l'auteur a intitulée les *Marrons du feu* appartiennent tout aussi bien à la France corrompue du XVIIIe siécle qu'à l'Espagne ou à l'Italie. Je sais bien que, pour les rendre moins français et plus italiens ou espagnols, l'auteur leur met en mains le poignard ou le poison; mais quelques uns parlent comme des roués de la Régence, quelques autres comme des dandys de 1828. L'auteur de semblables poèmes avait pourtant le mérite d'écrire avec une plume leste et adroite. L'archaïsme ne lui faisait pas toujours peur, mais lui servait parfois à mieux dessiner la situation. Chez lui, point de festons ou d'astragales à l'excès; une période déclamatoire qui rappelle le disciple Jean Jacques; au milieu de rimes mauvaises, des descriptions sobres et habilement conduites. Lisez par exemple le duel de don Paez et d'Etur de Guadassé; cela est nerveux, senti et exécuté de main de maître. On sent un artiste moins préoccupé de son dessin que des couleurs Dix vers mauvais effacés par un ou deux rhythmes exquis dignes d'André Chénier, beaucoup de nerf, point de morale; tels sont en somme ces *contes d'Espagne et d'Italie* dont je ne puis parler autrement et pour cause.

Ils étaient suivis de chansons lestement orgueilleuses dont quelques-unes ont fait la joie de la génération passée. Il y a vingt ans tout le monde chantait *la marquesa d'Amaegui* de Musset comme le Gastil Belza de Victor Hugo. Pour ma part, je préfére de beaucoup ces petits poèmes à leurs grands frères aînés. On peut compter parmi eux, bien qu'il ait été écrit plus tard, le charmant morceau intitulé *à Pepa.* Il a le mérite d'un grand nombre de piéces du même poète : le naturel uni à la verve.

Poète espiégle, A. de Musset se plut à faire enrager les Philistins de son époque en écrivant la *Ballade à la lune.* Les Philistins ne lui ont pas encore pardonné cette lune

Sur le clocher jauni
Comme un point sur un i

Ce point sur l'i désole une foule de braves gens qui n'ont peut être jamais lu les beaux vers dédiés à *Ulric Guttinguer.* Ces douze vers suffiraient à nous indiquer que le poète des *Nuits* était déjà en ce jeune homme

J'arrive à cet étrange épopée: *Mardoche,* où l'auteur semble avoir fait la gageure de rimer aussi mal que possible, de donner beaucoup dans la di-

gression paradoxale, de se rendre parfois peu intelligible et d'intéresser la curiosité moins par l'action elle même que par les bizarreries dont il l'a entourée. Vous trouverez tout ce que vous voudrez dans *Mardoche* comme dans *Namouna* et dans *Rolla* dont je parlerai bientôt. Après une impertinence décochée à Victor Hugo, l'auteur nous présente son héros, sorte de sceptique sans philosophie, vivant pour vivre, se jouant d'une pauvre petite provinciale et d'un vieux bonhomme qui est quelque peu bedeau ou curé, l'auteur n'affirme rien sur ce dernier point. Mais on voit qu'il a lu Voltaire, ce Voltaire contre lequel il va s'élever tout à l'heure. En effet les plaisanteries que Mardoche débite à son homme d'église se ressentent évidemment d'Arouet. Par exemple, je doute que Voltaire, dont la poétique état pourtant assez large eût écrit des vers de mirliton comme les deux suivants qui se trouvent dans la trente quatrième strophe de *Mardoche.*

Ah! secourez-moi donc; votre bonne assistance
Peut seule me sauver dans cette circonstance.

Je préfère de beaucoup voir mon auteur choisir dans la langue du XVIe siècle, quelques-uns de ces termes, que l'étiquette du XVIIe avait retranchés. Voici, par exemple, trois hémistiches qui auraient pu être signés par Mathurin Régnier.

Il ne s'enquête pas
Si c'est pluie ou gravier dont s'attarde son pas.

Hassan, le héros plus ou moins oriental du poême de *Namouna*, est bien de la même famille que Mardoche. Peut-être est-il Mardoche lui-même qui, par ennui ou par dégoût, se sera fait musulman? L'auteur nous avertit, du reste, que Hassan est un renégat. Toutefois, *Namouna* est de beaucoup supérieur à *Mardoche*, comme allure générale et peut-être aussi parce que l'auteur nous prouve après bien des digressions et des fantaisies, que « l'amour de soi ne vaut pas l'autre amour. » C'est déjà quelque chose que d'avoir mis de côté l'égoïsme de ses bonnes fortunes, pour reconnaître la force d'un sentiment tout humain. J'ai parlé des digressions fréquentes de l'auteur, dans ce poème de *Namouna*. Il en est une qui a tout près de deux cents vers, et dans laquelle A. de Musset établit un magnifique parallèle entre Lovelace et don Juan. Sainte-Beuve (1), dont l'autorité ne saurait être récusée, a déjà noté que ce passage est un des meilleurs de la littérature contemporaine. Il me semble cependant, que Sainte-Beuve a trop volontiers oublié les beaux vers que Théophile Gautier (2) et Charles Baudelaire (3), ont eux aussi consacrés au personnage de don Juan. Ces deux der-

(1) *Portraits contemporains.*

(2) *Comédie de la Mort.*

(3) *Fleurs du Mal.*

niers poètes usant des mythes païens, nous ont montré don Juan aux Enfers. Comme en littérature, il faut souvent procéder par comparaison pour mieux saisir le relief des idées, je ne saurais trop engager mes auditeurs à étudier le génie particulier avec lequel les trois poètes contemporains ont présenté le personnage légendaire de don Juan. En ce qui me concerne personnellement, je n'hésite pas à déclarer que le type de blasé superbe, mis en scène par Charles Baudelaire, est de beaucoup supérieur aux autres. Il est vrai aussi, qu'il ne faudrait pas exclusivement se borner à l'étude de Musset, de Gautier et de Baudelaire, si l'on voulait absolument s'édifier sur la manière dont les différents artistes ont compris le caractère de don Juan. Les littératures étrangères sont aussi fécondes sur ce sujet que la nôtre N'oublions pas enfin, que la peinture et la musique ont pu, à bon droit, s'emparer de don Juan, et nous le présenter sous des jours nouveaux.

Dans *Rolla*, nous retrouvons encore *Mardoche-Hassan*. Mais cette troisième incarnation du sceptique viveur est bien la plus désolante, et heureusement aussi, la plus fausse de toutes. Ruiné, dégoûté de lui-même, *Jacques Rolla* se décide à s'empoisonner au milieu d'une nuit, d'une dernière nuit de plaisir. Je ne crois pas uitle de vous dire où il la passe. Mais, je ne sais bien au fond si ce dénouement tragique est tout conforme aux données de la réalité. La plupart da temps, ceux qui ont abusé de leur droit à l'existence sans en assumer sur eux les devoirs, n'ont pas le triste courage de se supprimer eux-mêmes. Ils préfèrent végéter et promener leur misère râpée dans les salons déclassés ou dans les estaminets de troisième ordre. De quoi serait donc constitué le monde interlope des grandes capitales, sinon de tous les Rollas et de tous les Mardoches qui ont pu un instant, donner le ton et la note mondaine à leur génération? D'ailleurs, si Rolla avait été un homme de cœur, au lieu d'aller s'empoisonner dans un endroit suspect, il serait allé se faire casser la tête en Afrique par les Bédouins. Un tel dénouement aurait été beaucoup plus prosaïque, mais beaucoup plus conforme aux mœurs des dandys qui eurent du cœur pendant la monarchie de Juillet, beaucoup plus conforme aussi à la dignité de ce triste héros.

Dans ce poème, ce n'est pas seulement l'action et surtout le héros qui sont les suites naturelles de *Mardoche* et de *Namouna*. Le plan et la narration sont toujours conçus d'après le même procédé. Toujours des digression, toujours même tendance à sortir du sujet. Je n'en fais pas un grand crime au poète, il faut bien laisser quelque chose à l'imagination. Mais, dans *Mardoche* et dans *Namouna*, la digression était railleuse, légère, fine et originale parfois. Dans *Rolla*, elle devient déclamatoire et fausse à l'excès. Après avoir fait passer sous nos yeux toute une série de mythes grecs et latins, l'auteur nous parle du Christ et suffisamment de lui-même, et tout cela aboutit au portrait de son fameux *Rolla*. Il nous dit que c'était « un noble cœur, » qui ne voulut pas croire à la pauvreté dans laquelle il était

tombé par sa propre faute. Si des qualités aussi douteuses suffisent à former « un noble cœur, » on avouera que le poète n'est pas difficile. Après une série d'autres tableaux, A. de Musset apostrophe vigoureusement Voltaire, qu'il semble rendre responsable de la décadence morale et financière de Jacques Rolla. Tous les collégiens, un peu soucieux de littérature, apprennent en cachette cette prosopée emphatique, où ce pauvre Voltaire est si bien arrangé par l'auteur de Rolla. Il est vrai que la plupart du temps, ils connaissent très-médiocrement les œuvres hardies et courageuses du patriarche de Ferney. J'ai déjà signalé, en parlant de Victor Hugo, la singulière manie qu'ont eue certains de nos grands poètes et des meilleurs, en s'escrimant à qui mieux mieux contre Arouet. C'est pourtant lui, en grande partie, qui les a faits ce qu'ils sont. Le temps me presse d'ailleurs, et ne me permet pas de déclarer ici, une nouvelle lutte à ce lieu commun, dont j'ai cru déjà faire justice une fois.

Je ne dirai rien du *Saule*, d'*Octave*, et de quelques fragments. Il est toujours difficile de porter un jugement complet sur des œuvres incomplètes, si belles d'ailleurs qu'en soient les parties brisées. Mais, je retrouve Musset tout entier dans son *Spectacle dans un fauteuil*. Je vous ai déjà touché deux mots de la dédicace de cette œuvre. Je vous ai montré le dédain cavalier de l'auteur pour son pays, pour la philosophie, pour la nature, et même pour une chose que respectent volontiers « ceux qui ne sont pas nés de sang républicain : » la religion. Il est vrai que Musset prétend détester l'hypocrisie, et il lui faut savoir gré de ne point encenser les saints de l'église que fréquente sa caste. C'est la circonstance atténuante, qu'on peut, au besoin, invoquer en faveur de sa déclaration de manque de principes.

Malgré la déclamation, qui est inévitable chez Musset, quand il ne raille pas, la première partie du *Spectacle dans un fauteuil* est pleine de brillantes qualités. Le poète l'a intitulée la *Coupe et les Lèvres*, et rompant avec la tradition espagnole et italienne, il nous a donné un petit drame shakspearien, dont l'action se passe au Tyrol. Frank, le héros de la *Coupe et les Lèvres*, délaisse Monna Belcolar, qui l'aime, pour revenir à Déïdamia, son amie d'enfance, sa fiancée. Monna Belcolor se venge en poignardant Déidamia le soir même des noces de Frank. Il y a dans ce drame, dont la jalousie est le mobile, des scènes fort bien rendues. Je citerai entr'autres, celle dans laquelle Franck, caché sous la robe et le capuchon d'un moine, tente Belcolor en lui offrant des joyaux. J'aime moins le monologue de Frank, qui donne la mesure de ce que doit être plus tard le style de *Rolla*. Ce Frank, qui philosophie dans un moment très perplexe et lorsqu'il vient d'éprouver une désillusion amère, nous semble fort peu naturel. On ne fait pas de dialectique, pas même d'emphase dans les heures de crise morale ; on agit. Il est vrai que le *Spectacle dans un fauteuil* n'a pas été édrit précisément pour la scène, au contraire ; le poète est donc excusable de s'être livré à sa

fantaisie, et il est même loisible de lui en savoir gré. — La seconde partie du *Spectacle* est une comédie intitulée : *A quoi rêvent les jeunes filles*. Le personnage principal n'est certainement pas Silvio, qui serait un peu trop naïf pour un héros d'A. de Musset, mais bien son futur beau-père, ce barbon de Lærte, qui joue des tours pendables à ses propres filles, qui compromet Silvio à plaisir et le force à se déclarer ou pour Ninon ou pour Ninette. Inutile de dire que Silvio se déclare, et c'est Ninon qui sera sa femme. Il y a aussi là dedans une sorte de fat et de niais, Irus, toujours occupé de sa toilette et fort amusant, grâce aux déconvenues qu'il éprouve. Je sais beaucoup de pères de famille qui ne voudraient pas prendre exemple sur le duc Lærte : mais, dans les comédies, les choses se passent autrement que dans la vie pratique. Cette petite pièce, lestement troussée, laissait prévoir que, malgré un premier échec au théâtre, Alfred de Musset était capable d'y obtenir les succès réels qu'il y a obtenus plus tard. Le personnage du duc Lærte rappelle involontairement l'entreprenant Clavaroche et Silvio me semble être le cousin de Fortunio du *Chandelier*. De pareils personnages resteront bien autrement que Rolla, Mardoche et Hassan. C'est que leur auteur a su les rendre naturels, et qu'il ne les a exagérés ni dans un sens, ni dans l'autre. C'est qu'ils n'ont pas besoin de digressions *byroniennes* pour nous intéresser. Ils ont l'esprit et le tempérament gaulois de leur père. Ils sont *originaux!*

Je ne puis naturellement, dans une esquisse aussi courte, m'attarder sur les mille et unes petites poésies charmantes que la fantaisie de Musset a créées au jour le jour. Ces riens si futiles en apparence lui sont pourtant comptés pour beaucoup par la jeunesse et par le monde féminin. Ce dernier n'a pas oublié et n'oubliera pas de sitôt les *Conseils à une parisienne* ou tel sonnet irrégulier mais galant, telles strophes sur la valse qui sont sur de bien jolies lèvres. Malheureusement le littérateur et le critique n'ont pas le droit d'avoir de pareilles complaisances. Ils doivent rechercher la valeur intrinsèque de toute œuvre, et demander parfois au témoignage de l'histoire littéraire des renseignements sur le mérite de l'œuvre qu'ils ont sous les yeux. Or, l'histoire littéraire nous démontre trop clairement que les madrigaux de Chaulieu, du cardinal de Bernis et de tant d'autres très goûtés au XVIIIe siècle, paraissent être aujourd'hui de pures fadaises. Je crains bien que, dans quelque cinquante ans d'ici, les générations futures ne partagent la même opinion au sujet des poésies galantes de mon auteur. Que voulez vous? L'avenir sera positif et surtout chercheur, le présent l'est déjà un peu. Il se demandera ce que valent tous ces riens charmants esquissés par Musset; peut être ne les comprendra-t-il plus, car le langage précieux de 1834 ne sera pas plus le sien que celui de l'hôtel de Rambouillet ou même de Trianon n'est le nôtre. Je me console d'ailleurs sur les tendances positives de l'avenir, en voulant bien croire qu'il ne dédai-

gnera pour autant ni les lettres, ni la poésie elle-même. Ces bonnes choses là sont tout aussi anciennes, sinon plus, que l'algébre et l'on ne cessera pas de les aimer pour établir une société toute faite de formules pleines d'x. Toutefois, ne soyons pas exclusif, et contatons avec plaisir d'ailleurs, que le mouvement scientifique qui a transformé la philosophie contemporaire s'impose aux lettres et aux arts. A mesure qu'il se développera, ces derniers seront de plus en plus le reflet de la vérité et de la réalité. Aussi est-ce encore une nouvelle raison qui me porte à croire que les poésies galantes de Musset seront peu comprises et peu senties.

Il me reste donc, pour donner un aperçu complet, de mon sujet, il me rsste à vous entretenir des *Nuits* et du côté satirique d'A. de Musset. Les *Nuits* sont des poèmes élégiaques tout pleins de cette mélancolie que Gœthe et Byron avaient si bien mise à la mode dans leurs œuvres originales. L'on a dit avec raison que les *Nuits* étaient le meilleur de l'œuvre poétique d'Alfred de Musset. Je suis ceux qui partagent cet avis et qui regrettent même que le poète ait écrit un nombre si peu considérable de ces poèmes. En effet nous n'en possédons que quatre la *Nuit de Décembre*, la *Nuit de Mai*, la *Nuit d'Août* et la *Nuit d'Octobre*. La seconde et la quatriéme sont surtout connues, mais j'ai toujours relu et je relis encore avec un singulier plaisir cette *nuit de Décembre* où le poète se retrouve et évoque l'ombre de lui-même dans ce pâle jeune homme vêtu de noir qui se présente à lui aux heures de tristesse et qui lui ressemble comme un frère.

Les vers que Musset a écrits à ce sujet sont d'un vrai poète et l'on peut dire que, s'ils nous touchent autant, c'est qu'ils sont très peu recherchés et assez naturels. Les trois autres *Nuits* sont des dialogues entre le poète et la muse. La *Nuit de Mai* est toute pleine d'un souffle printanier : la muse s'y montre ivre de passion tandis que le poète y semble accablé de lassitude par ses amours deçues. Il y a bien là aussi un peu de déclamation surtout dans le passage où la Muse propose des sujets au poète; mais personne n'a oublié le bel apologue du pélican, qui est devenu classique. Enfin le début même du poème:

Poète, prends ton luth.

Ce début qui se répète dans toute la première partie est d'un grand effet, que je ne crois nullement calculé.

La *Nuit d'Octobre* est encore plus connue du monde littéraire. Elle a eu les honneurs de la scène et elle a été supérieurement interprêtée par des artistes d'un talent qui n'est pas discutable (1). C'est aussi celle dans laquelle les proportions du dialogue sont le mieux observées, et c'est là

(1) Mlle Favart et M. Delaunay, de la Comédie Française.

qu'Alfred de Musset a le mieux exprimé sa douleur, qu'il a le mieux démontré que le travail fait oublier les amertumes de la passion. Quoi que le poète veuille nous dire cependant, on sent fort bien que son chagrin lui est cher, et malgré tous ses serments, il ne l'oubliera pas. Sans doute, la femme qui l'a trompé est une indigne, sans doute, il l'a maudite, mais, peût-être lui garde-t-il un souvenir. Il n'a pas pour elle ce fier dédain qu'un autre poète, mort lui aussi, jetait à une autre femme en semblable occasion :

Tu n'as jamais été dans tes jours les plus rares
Qu'un banal instrument sous mon archet vainqueur,
Et, comme un air qui sonne au bois creux des guitares,
J'ai fait chanter mon rêve au vide de ton cœur.

S'il fut sublime et doux, ce n'est pas ton affaire,
Je puis le dire au monde et ne point te nommer,
Pour tirer du néant sa splendeur éphémère,
Il m'a suffi de croire, il m'a suffi d'aimer.

Et, maintenant, adieu! Suis ton chemin. Je passe,
Poudre d'un blanc discret les rougeurs de ton front,
Le banquet est fini. Quand j'ai vidé ma tasse,
S'il reste encor du vin, les laquais le boiront.

Vous me direz et je crois aussi qu'il y a un sentiment meilleur que celui de la douleur comme l'a exprimée A. de Musset, et que celui du dédain tel que l'a entendu Louis Bouilhet. L'homme vraiment supérieur doit souvent en pareil cas, surmonter ses idées personnelles et ramener à la notion du bien, la pauvre créature qui a abusé de sa confiance. C'est là une rude mission et l'on sait de reste, qu'A. de Musset n'avait point un tempérament d'apôtre et qu'il était trop moralement paresseux pour s'imposer une nouvelle tâche. Mais elle est heureusement dans les idées de la Société, moderne, qui ne prescrit point précisément le pardon à la façon chrétienne mais qui poursuit autant que possible, la réhabilitation sociale.

On peut à la rigueur faire rentrer la *Lettre à Lamartine* dans le cadre des *Nuits*. Là aussi, Musset a mis ses sanglots en vers fort harmonieux. Il y a dans cette pièce des accents d'une grande beauté et une de ces descriptions dont Musset possède si bien la maniére. Le poête nous dépeint une nuit avinée de carnaval, puis, revenant à la douleur qu'il éprouvait pendant que d'autres riaient, il s'écrie :

Lamartine, c'est là, dans cette rue obscure,
Assis sur une borne, au fond d'un carrefour,
Les deux mains sur mon cœur et serrant ma blessure...
C'est là, dans cette nuit d'horreur et de détresse
Qui semblait en passant crier à ma jeunesse :
« Toi qui pleures ce soir, n'as-tu pas ri comme eux! »
C'est là, le croiras-tu? chaste et noble poète,
Que de tes chants divins je me suis souvenu.

Il paraît que le séraphique Lamartine se soucia très peu de ces beaux vers, puisqu'il ne les lut même pas. Ne faites point comme lui. Relisez-les. Ils en valent la peine.

Avant de terminer cet aperçu sommaire de poésies d'A. de Musset, je dois nécessairement considérer le côté satirique de son œuvre. J'ai déjà parlé de la dédicace du *Spectacle dans un fauteuil*, j'ai noté le dédain voulu qu'affectait mon auteur pour une foule de belles et bonnes choses qui passionnent les hommes, à quelque parti qu'ils appartiennent. Je retrouve la même désinvolture, un peu moins tranchée pourtant dans le dialogue intitulé *Dupont et Durand*. Musset met sous nos yeux deux personnages qui n'ont pu arriver à rien de bon; l'un est tout disposé à réformer la société, l'autre est un homme de lettres manqué. Ces deux types de *ratés*, pour employer une expression usuelle dans le monde des lettres, sont si communs et si fréquents, qu'on se demande pourquoi l'auteur a éprouvé le besoin de les mettre en scène. Mais l'on voit bientôt percer le bout de l'oreille, quand un des deux interlocuteurs habille de la belle façon le journalisme qui n'aimait pas Musset et que Musset n'aimait point. D'ailleurs, il faudrait bien s'entendre et ne pas jeter la pierre d'une façon aveugle, à tous les pauvres diables qui ont rêvé une réforme, une innovation dans l'art, dans les lettres et dans les sciences sociales. Si Musset avait vécu au XVIe siècle, il aurait donc tourné en ridicule les rudes et pénibles efforts de Bernard Palissy? Oui certes, il y a des esprits nuls et vaniteux à la fois, qui prétendent s'imposer à nous, et que nous ne souffrons pas; mais il y a aussi, à côté de la Bohême sale et depenaillée, une Bohême élégante, vicieuse, sceptique, qui écrit des œuvres déclamatoires ou qui se moque de tout, et surtout d'elle-même. Cette dernière va au cabaret comme l'autre, dans un cabaret dont l'enseigne est peut-être plus renommée, mais qui n'en est pas moins un cabaret. Elle y éteint son scepticisme dans un verre et elle vient nous dire avec Alfred de Musset :

> Dans ce verre où je cherche à noyer mon supplice
> Laissez plutôt tomber quelques pleurs de pitié (1),

Eh bien! nous avons le droit et le devoir de conserver nos pleurs pour des douleurs et des supplices autres que ceux qui naissent du manque de foi civique et philosophique. Bien mieux! nous avons le droit et le devoir de réserver nos applaudissements pour les hommes de lutte qui consacrent leur jeunesse au travail ininterrompu et qui acquièrent une valeur réelle grâce à lui. Pas plus que M. Paul de Musset, ne l'a fait dans la *Biographie* de son frère, je ne voudrais insister sur le dernier vice du poète des *Nuits*. J'aimerais mieux glisser que d'appuyer sur un aussi triste sujet. Mais j'ai

(1) Ces vers jusqu'ici inédits, ont été publiés par M. Paul de Musset, dans la *Biographie* de son frère.

connu de pauvres petits jeunes gens, qui, doués d'une certaine facilité pour accoupler des rimes, ont cru absolument nécessaire de parodier jusqu'aux ivresses d'Alfred de Musset. Le suprême talent, croyaient-ils, était d'écrire une strophe entre deux verres d'absinthe. Pauvres petits garçons qui n'ont pas remarqué que leur devancier, dont ils n'ont voulu être que la parodie, cessa d'écrire le jour où il commença à boire. Le pire de l'histoire, c'est qu'il y a encore des Philistins qui prennent leur ton le plus larmoyant pour attribuer à la passion ces excès voulus et prémédités. Eh bien! je me flatte de rester tout-à-fait insensible à ces ébriétés; je les ai vues de près, et je crois qu'elles sont tout bonnement une plate singerie d'Alfred de Musset, en même temps qu'une piètre façon de s'afficher. On n'écrit pas plus un bon poème pendant l'ivresse, qu'on n'écrit un bon article de journal sur une table de café. Ceux qui se vantent de faire ces tours de force, sont des farceurs, des hâbleurs, et la plupart du temps, des hommes qui ne feront rien pour leurs contemporains et que la postérité ignorera, heureusement.

Si les jeunes gens de notre époque ne veulent devenir ni des Dupont du monde élégant, ni des Durand de la basse Bohême, qu'ils se gardent bien de toute imitation servile, qu'ils se cherchent d'abord, et ils finiront par se trouver, par rencontrer cette note personnelle qui s'appelle l'originalité, et qui est le plus sûr criterium de la valeur d'un écrivain.

Je me résume. On peut avant tout reprocher à Alfred de Musset de n'avoir écrit aucun poème dont l'avenir tiendra compte. A cet égard, je me suis défié de mon opinion personnelle, et j'ai consulté, il y a déjà longtemps, des hommes appartenant aux opinions les plus diverses et les plus opposées. Tous ont rendu justice à la singulière et étonnante facilité de Musset, la plupart se sont élevés vivement contre cette poésie sans enthousiasme civique, sans base philosophique, quelques-uns ont fait avec raison, une grande différence etre les *Poésies* et les *Comédies*. Suivant eux, ces dernières, dont j'aurai peut-être l'occasion de vous parler un jour, resteront comme sont restés quelques-uns des chefs-d'œuvre de Marivaux. Je le répète, mon opinion était déjà faite; mais je l'ai senti se confirmer devant le témoignage d'hommes dont je pourrais citer ici les noms estimés.

Non, la poésie de Musset ne restera pas, parce qu'elle ne répond pas au but que poursuit la Société moderne, elle sera oubliée, parce que le poète est resté volontairement indifférent, pour ne pas dire hostile à l'homme, son semblable, et aux causes premières et finales de ce même homme. La poésie de Musset ne sera pas celle de l'époque future, car les générations qui viendront après celle-ci, seront de plus en plus exigeantes en matière littéraire. Elles demanderont aux lettres et aux arts d'être l'expression la plus sympathique et la plus complète des différentes branches de la science sociale. Or, la poésie de Musset n'a pas ces qualités, si bien reconnues nécessaires d'ailleurs, que l'Académie française elle-même, qui est tou-

jours un peu timide en matière de progrès, n'a pas hésité ces derniers temps, à présenter comme sujet du concours lyrique de 1878 : *la poésie de la science.* (1)

C'est cette poésie qu'il faut chercher et trouver dans tous les domaines de notre activité, c'est celle-là qui est vraiment émue et passionnelle, parce qu'au fond, elle touche aux intérêts les plus sacrés de l'humanité.

ROBERT CAZE.

(1) On sait que M. Georges Renard, professeur à l'Académie de Lausanne, a obtenu le prix dans le concours précité. R. C.